

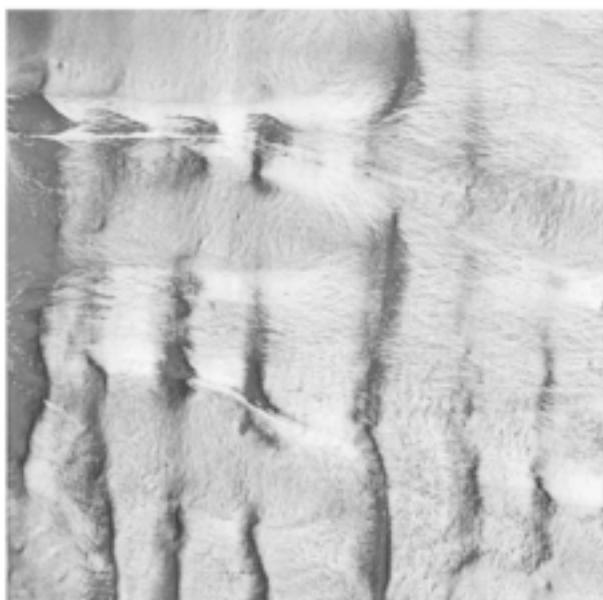
LEIA Vol. 6

Liminaires – Passages interculturels italo-ibériques

Marie-José Tramuta (éd.)

D'Italie en France – Poètes et passeurs

Peter Lang



LEIA Vol. 6

Liminaires – Passages interculturels italo-ibériques

Marie-José Tramuta (éd.)

D'Italie en France – Poètes et passeurs

Peter Lang

Préface

Marie-José TRAMUTA

Ce numéro se propose de faire un bilan raisonné de la poésie italienne en France au cours du XX^e siècle, le siècle de la poésie italienne par excellence. Bilan raisonné ou peut-être plus modestement, et plus justement, bilan éclaté sur quelques aspects de la poésie italienne du *Novecento* en France. Sur la réception de la poésie italienne au XX^e siècle, nous renvoyons à l'excellente étude de Jean-Charles Vegliante «La réception de la poésie italienne en France», conçue en 1997 et remise à jour en automne 2002, qui portait en sous-titre «une illustration du malentendu italo-français». La fin de l'année 2004 a connu un regain de publication sur la poésie italienne en France. Notons tout d'abord le numéro 177 d'*Action Poétique*, paru en septembre 2004 et consacré en grande partie à la nouvelle génération des poètes italiens, ainsi que les numéros 109 et 110 de la revue *Po&sie, 30 ans de poésie italienne, 1975-2004*, qui rassemblent plus de 65 poètes et plus de 500 poèmes, où les plus anciens et les mieux connus côtoient les plus récents. Ce présent dynamisme rappelle celui des années 1985-1995 où l'intérêt relatif pour la poésie italienne en France profitait de celui pour la littérature dans le bien comme dans le mal.

Pour reprendre le titre de l'étude de Jean-Charles Vegliante, la France est un pays riche de malentendus et les études proposées ici nous en offriront quelques exemples. Mais avant d'en dresser l'inventaire, une première question s'était posée: «La poésie italienne en France, traduction et diffusion: quelle poésie pour quels lecteurs?» Si nous avons essayé d'apporter quelques réponses, nous avons surtout augmenté le volume des questions et étendu le cheminement de la recherche. En synthèse: «Qu'est-ce que la poésie?»

Selon une formule de Mario Luzi, l'activité poétique se propose en tant que *catharsis*, que sublimation à travers la nécessité de la forme. Non pas, me semble-t-il, dans l'optique crocienne d'une poésie qui se

réaliserait en tant que purification absolue des scories du vécu personnel, mais à l'enseigne de la leçon baudelairienne ou plutôt du refus de toute leçon.

Dans un projet de préface aux *Fleurs du mal*, le poète écrivait :

J'avais primitivement l'intention de répondre à de nombreuses critiques, et en même temps, d'expliquer quelques questions très simples, totalement obscurcies par la lumière moderne: Qu'est-ce que la poésie? Quel est son but? De la distinction du Bien d'avec le Beau; que le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins de monotonie, de symétrie et de surprise; de l'adaptation du style au sujet; de la vanité et du danger de l'inspiration etc. etc.; mais j'ai eu l'imprudence de lire ce matin quelques feuilles publiques; soudain, une indolence, du poids de vingt atmosphères, s'est abattue sur moi, et je me suis arrêté devant l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. Ceux qui savent me devinent, et pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre, j'amoncellerais sans fruit les explications.

C'est sous le signe de l'apparente désinvolture baudelairienne que nous engageons donc notre discours.

Si Pascoli fait l'objet d'une étude particulière, c'est non pas pour se livrer à un échantillonnage chronologique en la personne d'un poète trop souvent exclu, et avec lui D'Annunzio, des anthologies du XX^e, je songe notamment à celle, excellente, de Pier Vincenzo Mengaldo, ou à celle, plus récente, de Cesare Segre et Carlo Ossola (mais pour saluer la traduction toute récente du *Petit enfant*, presque cent ans plus tard, par Bertrand Levergeois – le traducteur essayiste – qui nous entretient ici de la force du passé dans l'œuvre pascolienne). A tout prendre, le souci chronologique, la tentative ou la tentation de ce que Sanguineti appelle la réification du *Novecento*, a cela de bon qu'à l'instar des propos saviniens dans *La fin des modèles* sur la pertinence de la division en trois âges de l'histoire critiquée par Oswald Spengler, elle a l'avantage de réduire les choses à la dimension d'objets: ou mieux de jouets, ce que Savinio appelle la méthode grecque et que Baudelaire qualifiait de «morale du joujou». C'est sur Savinio, poète des idées, que nous refermerons d'ailleurs ce numéro en publiant *La Fin des modèles*, un texte fondamental et mal connu, devenu prophétique voire utopique, dans notre monde dévoré par les dieux gloutons et criminels.

En somme, point de modèles, surtout pas de pères, mais d'opportunes pierres tombales, peut-être, contre lesquelles il ferait bon s'accouder

pour un instant de réconfort, avant de parcourir le paysage désolé et éclaté qui suivra et pour paraphraser encore une fois Sanguineti pour aborder la «problématique» (et le mot n'est pas trop fort) du XX^e siècle. Impossibilité d'un discours cohérent, académique et rassurant donc mais, tout proche de la clandestinité, c'est aux passeurs qu'il convient de confier le destin du lecteur et c'est alors Antonio Prete qui franchit le gué et passe de l'ombre à la lumière dans sa réflexion sur la traduction. Chiara Nannicini nous présente ensuite deux poètes, Ingeborg Bachmann et Philippe Jaccottet, traducteurs de Giuseppe Ungaretti, dans une lecture comparée originale car elle puise à la source de deux langues, l'allemande et la française. Autre passeur d'exception et immense poète, Montale est, ici, présenté à deux reprises, dans sa relation avec la poésie de Gozzano, et en tant que «gourmet» (un mot qui revient souvent dans sa prose) des Lettres françaises. De même, Attilio Bertolucci sera-t-il présenté, par Yannick Gouchan, sous son aspect de passeur puisqu'on lui doit la création, en 1939, d'une collection de poésie étrangère, la première en Italie, pour le compte de l'éditeur Guanda de Parme. C'est aussi à un poète traducteur, Valerio Magrelli, que s'adresse Isabelle Lavergne pour une réflexion sur la situation actuelle de la poésie italienne. Entretien qui sera suivi d'une autre rencontre, celle d'Irina Possamai avec un poète dont la revue *Po&sie*, citée plus haut, vient de publier quelques poèmes traduits par Philippe Di Meo: Luciano Cecchinel évoque la *passé* montaliennne, et le passage entre les langues, dialecte compris, et nous offre trois poésies inédites. De même, Pier Luigi Bacchini, présenté par Paolo Briganti dont on appréciera la pétulance, nous fait-il l'honneur de nous offrir quatre poésies inédites. Auparavant, le poète Giuseppe Conte aura tendu un pont entre les deux rives grâce à la médiation de Jean-Baptiste Para qui nous a gracieusement confié la version qu'il a traduite de la conférence que Giuseppe Conte prononça au Collège de France, début 2003. Suivront une présentation de Philippe Di Meo sur Cesare Zanzotto et une étude de Jean-Baptiste Para sur l'auteur de *Villa Hanbury et autres poèmes*. Quelques jours après la publication de cette anthologie des poèmes de Giuseppe Conte un incendie de l'entrepôt du diffuseur, «Les Belles Lettres», avait détruit les exemplaires à peine éclos.

Avant que de franchir la passe, nous livrerons l'espace aux poétesses, dans une *Terra di Nessuna, un No woman's land*: extradées, tolérées,

courtisées ou méprisées, des femmes poètes s'expriment sous la plume de Irina Possamai. Dans l'*Anthologie de la poésie italienne* de la Pléiade (1994), le lecteur séduit pouvait lire combien la poésie féminine avait été dynamique au XV^e siècle; dans la section consacrée au XX^e siècle, pas la moindre mention, en revanche, d'une quelconque voix féminine: oubliées Amelia Rosselli, Maria Luisa Spaziani, Margherita Guidaci, Giovanna Bemporad, celles qu'on associe généralement à la quatrième génération des poètes italiens, et Elsa Morante que Giorgio Agamben dans *La Fin du poème* tient pour l'une des grandes voix de la poésie italienne d'après-guerre.

La revue ou le passage en revue s'arrêtera sur un passeur exemplaire, à Lawrence Ferlinghetti, dont on peut lire dans une version francophone la récente traduction de *Blind poet (Poète aveugle, Maelstöm & Le Veilleur, 2004)*. Une visite en forme d'hommage, pour le poète, peintre et traducteur à l'instar de Montale, qui continue à *City Lights*, la librairie mythique de San Francisco qu'il dirige depuis 1953, à accueillir encore régulièrement les voix nouvelles, après avoir été l'un des acteurs et l'éditeur de la *Beat Generation*, mais aussi traducteur de Prévert et de Pasolini, et l'auteur, avant le retour outre-atlantique, en 1951, d'une thèse à la Sorbonne sur *La cité, symbole de la poésie moderne*, où il s'attache plus particulièrement à l'étude de la poésie anglaise et anglophone.

Plus que le lieu d'oppositions stériles et de vains préjugés, notre recueil se voudrait un espace urbain (dans le sens le plus fort et le plus convivial du mot) pour la parole poétique.

J'adresse enfin mes plus vifs remerciements à Vicky Colombet, peintre et artiste installée depuis plusieurs années à New York, pour ses *Poésies sans paroles* à la manière d'interludes, et pour l'*Urban landscape* de la couverture, qu'elle a bien voulu nous livrer:

It is such a precise process that every step, every stroke of the brush, every gesture is decisive. There is a moment where it almost seems as if my breath interferes in the process. A new landscape appears: a different geography. A geography that is more urban, more abstract, and more mysterious. (Vicky Colombet)